

## Le recul devant la paternité

Marie-Jean Sauret<sup>1</sup>

Chacun se souvient du constat que Lacan fait sien de « l'enfance généralisée ». Nous naissons chacun fille ou fils de. Le sujet trouve ensuite appui dans les fonctions maternelle et paternelle pour sortir de la famille et se rendre à ses rendez-vous avec le sexuel, l'autre, le savoir, le lien social, vérifiant du même coup la valeur des solutions bricolés à partir de sa névrose infantile : fantasme et symptôme. Or tout se passe comme si la modernité s'efforçait de désamorcer cette double solution, laissant chacun dans une position au regard de l'Autre qu'il ne souhaite plus forcément quitter : ce n'est pas « Tanguy » qu'il faudrait convoquer comme paradigme, mais les Hikikomori japonais ou les « retirés sociaux » de chez nous... Pas facile de devenir père (ou mère) si l'on ne renonce pas à sa position de fille ou fils. Et la clinique nous interroge : le sujet de notre époque aime-t-il encore les enfants ?

La névrose, pas plus que la psychanalyse, n'existe depuis toujours. Ajoutons : pas plus que les formes actuelles de la famille. Forme d'assujettissement, psychanalyse et famille ont partie liée : autour de la question du père...

Lacan s'interroge non seulement sur ce qui a tenu lieu de psychanalyste avant l'invention freudienne, mais encore sur ce qui en prendra le relai. Quoi légitime ces questions, sinon le fait que, même si la structure du sujet devait s'avérer intangible, par contre les éléments changent, qui sont à sa disposition pour l'explorer et en déduire la solution qui lui permet de loger ce qui fait sa singularité dans le commun. L'irruption du savoir de la psychanalyse dans le réel est conditionnée par les mêmes raisons qui ont vu apparaître la névrose.

L'humain naît deux fois : une fois comme vivant et une fois comme parlant. La seconde naissance suppose que le sujet consente au langage que lui propose l'Autre. S'il y consent, il est contraint de se poser à lui-même la question de ce qu'il est (comme de ce

---

<sup>1</sup> Psychanalyste (Association de psychanalyse Jacques Lacan), Professeur émérite université de Toulouse 2 Jean Jaurès, Directeur de Recherches au LCPI (EA 4591), Professeur associé Ecole des études psychanalytiques et culturelles de l'Université Nationale de Bogota (Colombie)

que lui veut l'autre). Or le langage ne fait que représenter, de sorte que le sujet se heurte d'emblée à l'indisponibilité d'un savoir qui lui livrerait le réel de ce qu'il est (tel que la science tente de le saisir en physique par exemple) et qui, en même temps, lui fournirait une « raison de vivre ». Freud a identifiée l'indisponibilité de cette double réponse à l'inconscient. En son absence, le sujet s'inscrit dans une généalogie via ce que la psychanalyse nous a appris à déchiffrer comme étant la fonction paternelle et plus largement les fonctions parentales. Cette inscription généalogique, certes, à laquelle le sujet ne se réduit pas (puisqu'il n'y est que représenté et qu'il est aussi lié à un organisme vivant), oblige néanmoins le sujet à s'interroger sur l'existence, l'être et l'origine du père : soit sur le père du père et ce jusqu'au « père premier ou primitif », le père du père, celui qu'aucun père n'a pu nommer avant, mais, après-coup, l'enfant qu'il a engendré ou adopté. Dans cette quête, le sujet cherche ni plus ni plus moins qu'à savoir « ce qu'est un père », voire à saisir, au-delà ou en-deçà du père symbolique et de celui dont il a l'expérience, le réel du père.

C'est ainsi que l'humanité a fait de la mythologie le champ de la « ligature » (Pierre Legendre) entre ce que chacun est de vivant et ce qu'il est de parlant, grâce à la fonction paternelle – y trouvant la « raison » recherchée à sa propre existence. De ce point de vue déjà la famille remplit une fonction de transmission : pas seulement des mots et des discours nécessaires au sujet pour s'effectuer, mais comme le lieu concret de ce nouage qui doit permettre à l'enfant de s'émanciper et d'affronter, aujourd'hui sans ces parents, l'autre et le « vivre ensemble ». Il est vrai que l'on ne sortait pas de la famille antique romaine, organisée autour du pater familias et de son droit de vie ou de mort sur les nouveau-nés – y changeant simplement de place, de rôle et de responsabilités avec les âges. Ainsi, le nom générique des individus change selon son âge et son sexe : infans – puer/puella, virgo – adulescens/uxor, conjux –, juvenis/matrona – senior/anus (au féminin, la femme âgée qui ne peut plus avoir d'enfant), senex (l'homme trop vieux pour être militaire). Chez les Grecs, il suffit de mentionner Oedipe et les Labdacides ou Oreste et les Atrides, pour saisir que la famille est le lieu du tragique qui témoigne de l'effort de l'homme pour s'émanciper des dieux qui l'accompagnent.

La science moderne est venue défaire cet arrangement, proposant un mode efficace de production d'un savoir certain et objectif, à condition d'en effacer toute trace du sujet

qui le fabrique. C'est par là que naît le sujet de la science, un sujet capable de démonstration, mais privé (tendanciellement) de l'appui des anciennes ontologies. Kant enregistre cet avènement d'un sujet divisé entre discours scientifique (description, démonstration et explication) et questions existentielles désormais sans réponses. D'où le fait que ce sujet rapatrie dans l'intime la solution mythologique en adoptant la figure d'autorité qu'il a sous la main, le père, en se dotant d'une opération qui lui permette de symboliser ce qu'il perd à parler, la castration, en construisant une théorie qui rende compte de ce défaut de jouissance tout en préservant les traces susceptibles de soutenir le désir d'en récupérer des bribes, le fantasme, en bricolant une solution qui lui rappelle qu'il est irréductible à aucun savoir tout en lui permettant de loger ce qui fait sa singularité dans le commun, le symptôme. Cet ensemble, qualifié par Freud lui-même de religion privée, voilà la névrose, qui, en même temps qu'elle offre au sujet la « raison recherchée » de sa présence au monde, s'accompagne d'une modification qualitative de la famille – hors la tutelle des dieux réduits (via le monothéisme) au père inconscient.

C'est sur la cause ainsi fournie à son désir que le sujet prendra appui pour effectuer ce pas décisif pour « le progrès de la société » : sortir de la famille, accroître la distance avec dieu en le réduisant au père de l'inconscient. Peut-être est-ce la différence la plus importante avec la famille antique ou médiévale : si l'on demeure à vie dans les premières (y compris l'esclave affranchi ou le serf), on « s'affranchit » de la seconde. Désormais, l'enfant se passe de la famille à condition de s'en servir !

Mais cette mutation du savoir, des dieux, de la subjectivité et de la famille n'aurait sans doute pas suffi à l'invention de la psychanalyse. Lacan énumère deux autres conditions. La première dans le surgissement du sujet de la Révolution Française, qui se mobilise moins pour l'idée de bonheur, que pour défendre sa liberté de désirer. La seconde est sans doute la plus importante. La faillite des ontologies sous les coups de la science ouvre, en Europe, une période (16ème et 17ème siècle) de guerres de religion. Aussi s'orientent-elles vers la réduction des rapports entre les gens en termes de valeur marchande, abandonnant au privé la résolution des questions relatives au sens : ainsi s'invente l'économie – d'emblée capitaliste –, à la place tenue jusque-là par les dieux ! Elle est le fait des protestants (« virage calviniste » avance Lacan à la suite de Max Weber) qui, abandonnant du fait de la prédestination toute préoccupation relatives à leurs âmes, vont

s'efforcer par la gestion des affaires terrestres de démontrer à dieu – le Père – que, s'il les a sauvés, il a bien eu raison ! Or, ce discours est caractérisé par le rejet de la castration et des choses de l'amour : du fait de la promesse de fournir à chacun, sur le marché, l'objet qui le compléterait.

Le sort de la famille est-il lié à celui de la religion ? Le résidu irréductible de la famille moderne signifie-t-il que le capitalisme est contraint d'entretenir ce que Nietzsche appelle l'ombre de dieu (mort) ? En tout cas, le néo-libéralisme et son impératif de jouissance semblent privilégier désormais la perversion (au lieu de la névrose), le capitalisme prend ainsi à rebours la place désertée par la religion, tandis que la castration, forclosée par le discours capitaliste, fait retour dans le réel avec le discours analytique.

L'avènement de la civilisation présuppose la substitution du Droit à la force animale ; le père de la horde s'efface sous le père symbolique, un père mort. Or, la force animale ne saurait être entièrement ainsi métaphorisée – sublimée. Aussi la sexualité est requise pour contrôler la violence – dans une autre sublimation, « l'amour du prochain », lequel laissait également un reste. Et c'est ce « double » reste pulsionnel irréductible propre à chacun qui constitue dans cette logique (que Lacan prend à son compte) le moteur des changements sociétaux par les traitements qu'il ne cesse d'appeler. La modernité semble avoir modifié cette métaphore civilisationnelle, en ayant substitué au Droit (lequel garantissait l'autorité du père) le calcul, et accouché de l'homme calculable (homo œconomicus, de quelque nom qu'on le désigne) – prétendument sans reste. La nouvelle science affirme répondre à toutes les questions – scientisme – : le désir devient besoin ; le manque, handicap ; le père symbolique, père biologique ; l'objet du désir, objet du marché ; la jouissance impossible, satisfaction des biens ; le savoir indisponible, métacognition ; le psychisme, cerveau ; le savoir existentiel, informations ou compétences ou techniques... Pour saisir ce qui convient désormais à l'homme et à la société dits « modernes », il n'est qu'à « évaluer » : tout est évaluable et la « science » est là pour cela. C'est le règne annoncé des experts, des coaches et autres spécialistes...

Pour autant, la dégradation du père n'a pas attendu cet état de fait ; elle est d'origine : le père symbolique est ce qui reste du père une fois mort, et l'Œdipe du névrosé répète l'attentat originaire. S'il se répète, s'il revient toujours à la même place,

n'est-ce pas qu'il inclut un réel irréductible ? La faillite de l'autorité du fait des efforts conjugués de la science, de l'économie et du discours capitaliste, précède l'avènement de la psychanalyse. La question nouvelle porte sur ceci : la période qui est la nôtre doit-elle ou non être distinguée de celle inaugurée en quelque sorte par Freud ? Et si nous devons répondre positivement – notamment à partir de ce que nous enseigne notre clinique – que dire de la subjectivité nouvelle et de la famille qui lui est contemporaine, i.e., hyper moderne, postmoderne (là encore de quelque terme qu'on la désigne) ? La forme nouvelle de dégradation du père hypothèque-t-elle la dissolution du complexe d'Œdipe, sachant que ni la dégradation, ni la dissolution ne signifie disparition ?

Du fait des caractéristiques énumérées jusque-là, tout se passe comme si ce que nous appelons la « postmodernité » ou « seconde modernité » s'en prenait à la solution « névrotique » (aux complexes d'Œdipe et de castration) et au symptôme : après avoir déserté le ciel pour l'inconscient, les dieux désertent cette « intimité » et peut-être entraînent-ils le père dans leur perte. L'agressivité et la sexualité se retrouvent littéralement déchaînées et, faute du recours à la fonction paternelle, « sans raison » : et elles deviennent le mode dominant, chez certains sujets pour répondre aux sollicitations des autres, toujours vécues sur le mode de l'intrusion, de la persécution, du « calcul ». Cf. l'expression de protestation de certains jeunes devant le regard appuyé d'autres : « Tu me calcules », comme la plainte de celle ou celui qui se sent délaissé : « Il ne me calcule même pas ! »... Nous sommes entrés dans le règne du passage à l'acte généralisée (ou de l'acting out), sans doute conséquence du fait que c'est également le règne de *l'enfance généralisée* : il devient difficile de quitter la position de fils pour assumer celle de parent pour les générations futures, faute du primat de la fonction paternelle et du fait du règne de la compétition des égaux (égo ?).

Nous pourrions multiplier les indices de la fragilité de la fonction paternelle et des tentatives de la restaurer : la substitution de la force (la police, l'armée) à l'autorité et à la politique ; la montée des sectes paranoïaques (comme la multiplication des dictateurs) ; l'augmentation du nombre de sévices contre les enfants en guise d'éducation quand il ne s'agit pas de les faire travailler ou participer au commerce sexuel ; l'effacement de l'enfant roi devant l'enfant lathouse qui prend place à côté de la maison, de la voiture, du partenaire, de la profession, parmi les signes de réussite... N'est-ce pas encore la

restauration de ce père dans un mixte de réel et de symbolique que visent les engagements dans l'islamisme radical et autres intégrismes ? Et qui n'a noté que les crimes de masse, depuis la tentative du Caporal Lortie en 1982 au parlement du Québec, les massacres de Richard Durn (2002), Anders Behring Breivik (2011) et Martin Rouleau (2014), jusqu'à l'intrusion de Michael Joseph Hall au parlement d'Ottawa ce 22 octobre, et les meurtres de Jaylen Fryberg le 24 octobre également, en passant par les tueries d'Eric Harris et Dylan Klebold à Columbine (1999), de James Eagan Holmes, dans la ville voisine de Littleton (2012), ou encore Mohamed Merah (2012) et Mehdi Nemmouche (2014) – qui n'a noté qu'ils s'effectuent sur des lieux que l'autorité (politique, éducative, culturelle) qu'ils incarnent devrait « protéger » – parlements, écoles, conseil municipal, rassemblement politique, musée, cinéma ?<sup>2</sup> On relèvera que si les auteurs dont le nom est à consonance arabe sont appelés pour justifier la guerre contre le terrorisme islamiste, ceux plus nombreux à se réclamer de l'occident chrétien, sont eux, taxés de paranoïa...

Il n'est jusqu'à l'absence de réaction généralisée contre les catastrophes écologiques qui s'annoncent, ou le succès des théories transhumanistes et des promesses pharmacologiques d'immortalité, qui ne suggèrent que si nos contemporains aiment la vie, ce n'est sans doute pas celle des générations futures : aimons-nous les enfants, quand nous travaillons à être les derniers ?

Faire un enfant implique sa propre castration, mais elle implique aussi de ne pas se défausser du « réel » du père, l'agent de la castration de l'enfant : c'est par là qu'il a chance, comme sujet, de pouvoir se poser côté femme ou côté homme, et prendre sa part dans la transmission du processus d'humanisation. Ainsi que le souligne Pierre Bruno, Lacan, dans le séminaire *Encore*, inscrit un « x » qui dit non à la fonction phallique là où était attendu le père réel. En distinguant ainsi le père réel et cet « x », il pose la question de savoir si l'agent de la castration est toujours du côté du père ou si cette coïncidence est un fait de civilisation ? P. Bruno note, en prenant appui sur Claude Lévi Strauss, que ce n'est certainement pas pour nourrir une hypothèse culturaliste : car même dans les sociétés matrilineaires, la femme ne se confond pas avec la mère et demeure « *objet d'échange, c'est-à-dire preuve et moyen d'altérité* ». Le réel du père trouve dans une femme la cause de son désir.

---

<sup>2</sup> Cela était écrit avant l'assassinat des journalistes de Charly Hebdo et l'attentat contre le supermarché kascher. Et la liste qui confirme cette analyse s'est hélas encore allongée depuis

Père-versement orienté, il situe entre eux la jouissance qui préserve les enfants de la pédophilie des adultes. Le « x » est ici la lettre qui désigne au fondement de toute loi (en l'occurrence la prohibition de l'inceste) un point d'exception « *qui en marque du même coup la limite et l'effcience* ».

Un homme, qui a été marié avec une femme dont il a eu deux enfants, s'effondre quand sa maîtresse actuelle, tente de mettre fin à leur relation, puisque chacun partage la vie de quelqu'un d'autre. Il sent monter en lui une force mortifère qui lui fait peur. Il se souvient alors de ce qui faisait justement la faiblesse de son père : son incapacité à résister à la violence qui l'habitait et avec laquelle il terrorisait ses proches. Sa mère lui a raconté comment un jour son père, comme absent à lui-même, tentait de l'étrangler, et comment elle a dû son salut au fait de l'avoir « réveillé » en l'appelant. Elle mettait sa violence au compte de son autorité et expliquait ses dérapages par un court-circuit neuronique. Si cette stratégie la protégeait du mari violent et lui permettait de poursuivre la relation avec lui (« mère-versement » orientée ?), elle maintenait le père à l'écart des enfants avec lesquels elle entretenait un lien qu'il qualifie de charnel et de quasi sexuel, qu'il a perdu quand son frère est né. Sa première dépression date de là : et c'est le même sentiment d'abandon qu'il éprouve quand le lien charnel avec sa maîtresse se rompt, doublé de la montée de la même violence intérieure que son père.

Au même endroit, Pierre Bruno évoque alors l'article de Freud sur *Le Tabou de la virginité* : il y va d'un impossible, puisque le mari ou l'amant ne procède à la défloration qu'en tant que substitut du père. Même dans les sociétés où un prêtre ou un chef doit accomplir cet acte, il ne peut intervenir en son nom propre, mais comme tenant lieu de cet « x », « *homme de paille du père réel* », m'a soufflé Sidi Askofaré. Celui qui s'aventure ainsi doit s'être décollé de sa propre identification imaginaire au phallus, laquelle identification maintiendrait sa mère comme non castrée. La leçon est freudienne : impossible de ne pas en passer par la castration de la mère et d'accoucher de la sienne propre. Enfance généralisée de tout un chacun et réduction des enfants à des lathouses, éclairent, certes, ce que Lacan désigne de « forclusion de la castration » par le discours capitaliste. Mais ne témoignent-ils pas plus fondamentalement d'un recul également généralisé devant le réel du père ? Et, retour du forclos, n'est-ce pas sa violence qui gronde, tout autour de nous ?

Ajoutons, comme l'un des indices (entre autres) de cette difficulté, l'importance des violences intrafamiliales dont les enfants sont témoins, victimes... ou acteurs ! Certains blogs de parents battus impliquent la législation en faveur de l'enfance qui désarmerait l'autorité parentale. Une information, au moment où j'écris ces lignes, évoque le fait que la moitié des enseignants du collège affirment avoir subi des violences de la part de parents d'élèves. Nous avons affaire, désormais, avec certains parents actuels, à des enfants de parents qui avaient eux-mêmes pris l'habitude de recourir à la violence pour se faire respecter. Le recrutement scolaire d'agences de polices privées, la pose de portiques de sécurité, n'avouent-ils pas que désormais non seulement nous ne reconnaissons pas l'autorité des enseignants ni la capacité des élèves à y consentir, mais que nous nous comportons comme si l'autorité scolaire était désormais impossible ? Or cette fonction d'autorité, où Freud voit le relai pris du père oedipien, est sans doute le seul moyen de symboliser cette violence qui nous habite et de la mobiliser pour autre chose que le triomphe de la pulsion de mort. Aussi, il n'est pas exclu que la conversion à l'islamisme radical de beaucoup de jeunes et leur engagement guerrier à ses côtés relèvent à la fois d'une tentative de restauration quasi paranoïaque du père (retour du forclos dans le réel), d'une quête de sens (délirante), et d'un effort pour contrôler la violence et la sexualité envahissantes.... Hélas au service de la logique de globalisation qui occupe cet espace désormais.

Dans ce parcours, inscrivons les plus grandes menaces et violences permises par la science, l'extermination massive (Auschwitz), la bombe atomique (Hiroshima et Nagasaki), le surarmement, et les armes chimiques ou non de l'ère industrielle... Ce danger effectif est à mettre en tension avec les fantasmes d'immortalité et de transhumanisme. Outre ces fantasmes et le développement des moyens de destructions, la course aux profits malgré l'épuisement de la planète et les catastrophes écologiques, dit assez que vraisemblablement « nous » n'aimons pas la vie – pas assez pour tenter d'en transmettre les conditions objectives et subjectives aux générations futures, aux enfants de nos enfants. D'où la question de savoir si, vivant comme une génération d'enfants sans père, nous aimons vraiment les enfants !

La clinique nous confronte à beaucoup de femmes et d'hommes qui ont des enfants, mais vécus comme des rivaux ou des ennemis, des encombrements, des

partenaires, des complices, voire des objets sexuels. A dire vrai, les choses s'apaisent quand les dits femmes et hommes quittent leur place d'enfant pour assumer leurs fonctions parentales (qui dépassent le nourrissage) : mais ils ne peuvent y parvenir qu'à consentir à la perte de la sorte d'objet qu'ils sont respectivement pour l'Autre. Et cette assomption suppose la mobilisation du sujet au regard de la castration (quelle que soit d'ailleurs la position subjective concernée).

Lacan rajoute à cela une remarque qui exige notre vigilance. Avec la modernité, la science a fabriqué des objets contaminés par l'objet du désir : les lathouses. L'enfant lui-même est promis comme un droit de chacun, objet de jouissance parmi les lathouses. Que la vierge Marie soit la pionnière de la GPA ne garantit pas celle-ci de servir la jouissance. Cela change quelque chose à la position du psychanalyste qui, s'il n'accepte pas de se ranger parmi ces objets à l'instar des TCC, ne s'en trouve pas moins mis en difficulté quand il s'agit de faire semblant de l'objet du désir. Pour Lacan, la seule réponse qui vaille doit être apportée par l'analysant qui aura su, dans ce contexte, s'extraire de ce monde de lathouse pour prendre la place du psychanalyste. A dire vrai cet arrachement est aussi exigé de celui qui veut assumer sa position paternelle : logeant ce qui fait sa jouissance du côté d'une femme qui cause alors son désir, il aura droit, en retour, à l'amour et au respect de son enfant qu'il aura ainsi protégé d'une jouissance pédophilique... Qu'on se souvienne, dans ce contexte, que Lacan faisait obligation à la psychanalyse de réintroduire la considération du père dans le champ de la science, qui aujourd'hui, semble s'égaliser au champ social lui-même...

Nous pourrions étayer cette affirmation en détaillant les idéologies constitutives du scientisme – telles les sectes se voulant scientifiques ou le transhumanisme qui rêve, moyens techniques à l'appui, de permettre à l'humanité d'accoucher de la prochaine étape de l'évolution : la machine qui nous débarrassant du vivant et de la mort rendrait caducs mères et pères. Notons qu'il n'y a que des humains pour rêver, au un par un, de cet aboutissement et se réjouir de la parousie trans-humaine. Mais notons encore que, malgré leur lecture en termes d'accident, de panne, de trouble ou de dysfonctionnement, les symptômes témoignent de la protestation logique des sujets à se couler dans ce moule – qu'ils en soient par ailleurs complices ou non. Ces symptômes nous rappellent la fausse alternative qui se présente : mettre fin au corps et partant au symptôme dans une visée

transhumaniste, ou donner chance à l'effet révolutionnaire du symptôme de renouveler le rapport de chacun à l'Autre (la ligature) et partant au lien social.

Une femme, dont l'enfance demeure marquée par la vision de cadavres de bébés, m'a indiqué qu'elle a attendu de ses amants qu'ils humanisent la « viande » qu'elle était : elle développait une maladie auto-immune qui l'a empêché d'être enceinte, à chaque péripétie de la relation amoureuse. Celui qui demeure l'amour de sa vie était au sens strict un dompteur qui l'a amené vivre avec ses animaux. Alors qu'ils envisageaient d'adopter un enfant, il s'est enfui pour faire un enfant avec une amie du couple : plutôt concevoir naturellement, dans son cas, qu'assumer la fonction paternelle.

Cette vignette attire notre attention sur le « rejet des choses de l'amour » qui, selon Lacan, caractérise le discours capitaliste, simple corrélat de la forclusion de la castration et de l'effacement des fonctions parentales. Au moment où je commence à réfléchir à notre thème, les médias titraient sur la mise en évidence, par un laboratoire, du rôle du sucre dans l'amour. L'avenir est aux diabétiques. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que les multinationales montent aux créneaux pour proposer la réintroduction des soda à l'école et dans les cantines comme moyen de lutte contre la violence ! Après le gène de la fidélité, le bonbon pour stimuler l'amour. Quelle mouche pique nos chercheurs, et, pour parler comme eux, quels déterminismes les orientent ? Il est finalement rassurant de constater que 25% des articles scientifiques finissent par être retirés des revues scientifiques pour escroquerie. Lacan y verrait une note d'espoir en effet, lui qui nous a prévenus que la faute de bonne foi était de toutes la plus impardonnable. De celui qui se sait imposteur peut-être pouvons-nous espérer qu'il s'amende ? Car la science ne dicte toujours pas au sujet ce qu'il doit faire de la science : preuve que pour l'éthique, on ne peut compter que sur le sujet. Lui, pour advenir comme réponse du réel, il doit rencontrer un Autre qui l'interpelle et qui lui fournit les mots pour s'effectuer. Et pour s'effectuer, quoi peut prendre le relai de la mère et du père si ceux-ci s'avéraient caducs ?

En attendant, ne pas reculer devant la paternité revient non seulement, pour chaque parent, à consentir à sa propre castration, à renoncer au phallus au profit de la génération suivante, non seulement à inviter l'enfant qui arrive à parier pour la vie parce

qu'il parie lui-même, mais encore à s'offrir comme « l'escabeau » à partir duquel il construira la solution qui lui permettra de se passer du père...